

HYDROGRAPHIE DE LANDIVISIAU

S'étirant sur une longueur de six kilomètres, Landivisiau est située sur la grand'route Paris-Brest au point de rencontre des voies qu'unissent Le Léon à la Cornouaille, d'une part, et le Trégor à la région brestoise d'autre part. Sa plus grande largeur, à vol d'oiseau, est de 4.750 km.

En plus de l'Elorn, du Quillivarou et de la rivière de Saint-Jacques qui lui servent de limites, la commune ne compte que deux cours d'eau de faible importance : le ruisseau de Cazuguel et celui du Moulin-aux-Prêtres.

L'édition de 1853 du dictionnaire d'Ogée mentionne trois hectares de canaux et d'étangs. L'étang du Moulin-aux-Prêtres, celui de Milin-Goz qui existaient alors, ainsi que l'étang situé au lieu dit aujourd'hui Douffès, ont été asséchés depuis.

Le ruisseau de Cazuguel, qui a cinq kilomètres de long, prend sa source à Kerver, passe au Vern, puis, au Nord de la ville, fait un coude et traverse le village qui lui donne son nom avant de se jeter dans l'Elorn. Ce ruisseau était utilisé en 1846 par un moulin à blé construit avec les pierres de la chapelle de Brélévénez, et, un peu plus bas, par une blanchisserie de fils et de toiles.

Le ruisseau du Moulin-aux-Prêtres prend également naissance dans la commune, à Goasahor. Long de sept kilomètres, il reçoit plusieurs petits affluents venant de Guiclan et de Lampaul et se jette dans le Quillivarou, tributaire de l'Elorn.

Cette dernière, qui limite Landivisiau au Sud, avec ses 53 kilomètres de long, peut être remontée sur une longueur de 15 kilomètres par des navires de 3 à 4 mètres de tirant d'eau.

C'est une jolie rivière qui fut jadis très poissonneuse. Truites et saumons y abondaient sous la Révolution. L'abbé Saluden dans « La Révolution à Landerneau », raconte « que dans un contrat de louage de domestique du meunier du Pont à Landerneau, il était stipulé que deux fois par semaine, il n'aurait pas de saumon », ce qui laisse, en effet, supposer que ce royal poisson ne manquait pas sur la table de l'heureux meunier.

G.-M. THOMAS.

LE "BEUZEUL"

Dans les pays peu boisés, le problème du chauffage s'est toujours posé et divers combustibles locaux ont trouvé application. Ainsi dans le Cap Sizun, en dehors du bois produit sur place ou recueilli comme épave, le goémon sec a enfumé de nombreuses générations. De faible pouvoir calorifique, il se trouvait suppléé par le « Beuzeul » fabriqué avec de la bouse de vache.

Durant la dernière guerre et aujourd'hui encore dans les villages de l'extrême pointe : Lescoff, Pendreff, Kerledec, Trouguer, Keriolet, Kerguio'h..., le « Beuzeul » sert d'appoint, en particulier pour la cuisson des aliments du bétail.

En automne et en hiver, les paysans ramassent dans les étables et les champs les fientes des vaches qu'ils mettent en tas. Vers Mai ou Juin, ces excréments, arrosés d'eau, sont pétris à main, aux pieds ou avec des chevaux suivant l'importance de la production. Certains y mélangent de la paille.

Toute la famille et les voisins se réunissent pour ce travail et façonent soit à la main, soit à la houe des galettes de « Beuzeul ». Ces galettes seront exposées au soleil sur les murs en pierres sèches ou les champs pour le séchage. De temps en temps, elles seront retournées. Bien sèches, elles seront empilées dans un coin du hangar et seront prêtes à utilisation.

En été, la bouse de vache est moins consistante et les paysans ramassent les fientes et les font sécher directement dans les champs.

Ce moyen de chauffage disparaît de plus en plus et cela est fort bien. N'est-il pas en effet contradictoire de voir cette population se priver de bon fumier pour obtenir un maigre combustible ! Il est vrai que le goémon vert recueilli à la côte apporte à la terre les engrais qui lui font défaut.

Il n'en demeure pas moins que cette contradiction est le fait des populations pauvres. Le Cap n'est pas le seul au monde à fabriquer du « Beuzeul ».

Dans sa « Géographie de la Faim », Josué de Castro traitant des famines aux Indes, écrit :

« Avec son immense cheptel évalué à environ 200 millions de têtes, l'Inde pourrait disposer en fait d'une quantité suffisante de fumier, mais l'extrême pauvreté de la population rurale ne permet pas son utilisation intégrale à cette fin. Dans les plaines cultivables, le peu de bois disponible rend le combustible rare et cher et oblige l'agriculteur à employer dans son fourneau les bouses de vaches moulées en blocs et mises à sécher sur les rochers ou dans les cours de leurs maisons. »

Le charbon s'accumule sur le carreau des mines, le gaz butane et l'électricité ont atteint même la pointe du Raz ! Le « Beuzeul », bientôt, ne sera plus qu'un souvenir dont parleront encore les grands-pères. Personne ne regrettera sa disparition.

ALAIN CARIOU.

Emigration de cinq arrondissements bas-bretons au Canada 1948 - 1953

